VIII.

Description de Gand

L'enceinte de Gand comprend une immense étendue qui surpasse de beaucoup celle des autres cités belges. Ses remparts ont été démolis pendant le règne de Joseph II, mais elle est encore entourée de boulevards et d'un large fossé. En plusieurs endroits la Lys et l'Escaut l'entourent en quelque sorte d'une seconde ligne de défense. On entre dans Gand par sept portes, dont une seule est ancienne : la porte de Bruxelles, bâtie en 1300 et restaurée en 1523. Quelques autres sont très-belles, comme les portes de Courtrai et d'Anvers, construites en 1803 et 1830. L'ancienne citadelle est aujourd'hui presque entièrement détruite ; un nouveau fort, élevé en 1822, s'élève maintenant sur le mont Saint-Pierre et protége la ville du côté

du sud. Il peut contenir 10,000 hommes. En 1830, après les journées de septembre, le colonel hollandais Destombes s'y enferma avec 4,000 soldats, mais sans pouvoir s'y maintenir au delà de quelques jours.

Les principales places de Gand sont: le marché au Beurre, que décorent l'hôtel de ville et le beffroi; la place de Sainte-Pharaïlde, où existait autrefois l'église de ce nom qui servait de chapelle aux comtes, et où l'on voit aujourd'hui le marché aux Poissons et les restes du palais dit le *Gravensteen;* le marché aux Grains, où se trouvent la vieille église de Saint-Nicolas, le bureau de l'octroi, rebâti au siècle dernier, et plusieurs hôtels; le *Kouter,* ou place d'armes, promenade plantée de tilleuls et embellie aujourd'hui par la nouvelle salle de spectacle; la vaste plaine de Saint-Pierre, en face de l'église de ce nom; et enfin le marché au Vendredi, où se sont passés tant d'épisodes de l'histoire de la vieille commune flamande: le sanglant combat de 1345 entre les tisserands et les foulons, l'adoption de Philippe d'Artevelde comme capitaine de la ville en 1381, le supplice du chancelier Hugonet et du sire d'Humbercourt en 1477. Là aussi se faisait l'inauguration des comtes de Flandre; là se voient plusieurs édifices curieux : la maison appelée la Tourelle (*het Toreken*), servant autrefois de lieu de réunion à la Collace ou Assemblée des métiers; la maison où l'on mesure les toiles et où l'on expose au blâme public celles défectueuses apportées au marché. Dans une impasse voisine est placé un vieux pierrier, qui fut, à ce qu'il paraît, forgé dans la dernière moitié du XIV^e^ siècle, pris par les habitants d'Audenaerde, quand les Gantois furent obligés de lever le siége de leur ville en 1452, et ramené à Gand en 1578. Cette pièce curieuse, qu'on appelle vulgairement

la merveille de Gand ou Marguerite l'enragée (*Dulle Griete*), pèse 33,600 livres. Elle est formée de lattes de fer forgées et entourées de cercles de même métal. Sa longueur est de dix-huit pieds et sa circonférence de dix pieds six pouces; l'ouverture a près de trois pieds de diamètre.

La plus belle promenade de Gand est celle dite de *la Coupure*, qui longe le bassin creusé en 1758 pour joindre la Lys au canal de Bruges. Elle se compose de deux allées de grands arbres, embellies par la vue de l'entrepôt, bâti en 1777, de la maison de détention, du Casino et d'un grand nombre de fabriques et d'habitations.

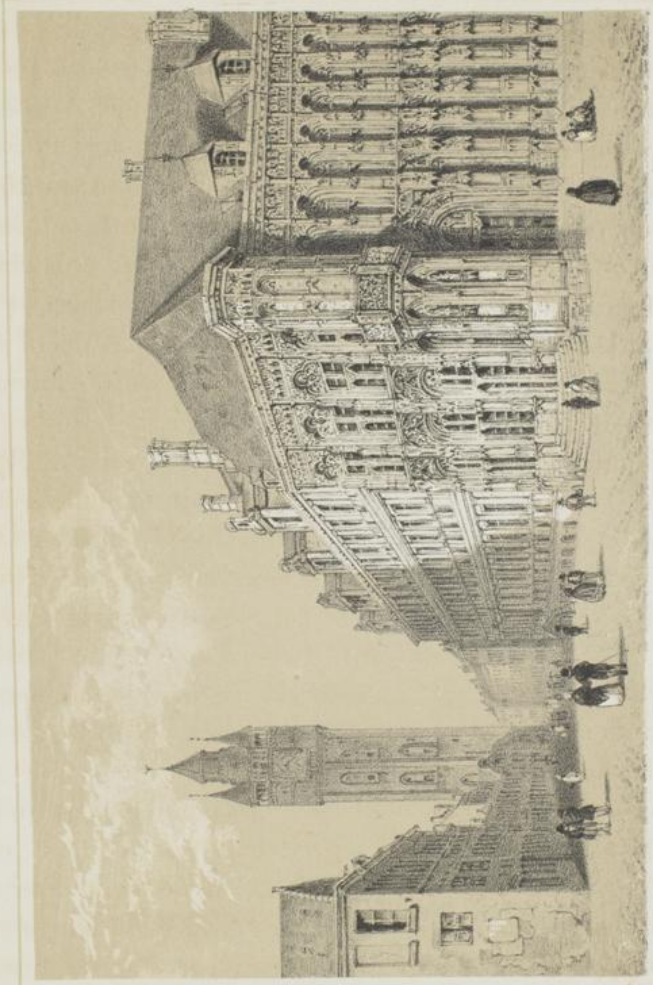
Parmi les rues de Gand, on remarque celles dites de Brabant, de Catalogne et de l'Université, toutes trois percées depuis quelques années.

Gand a conservé quelques parties des habitations que s'y élevèrent les souverains du pays. La plus ancienne est le *Graven-steen* ou *Vieux-Bourg*, dont la construction est attribuée au premier comte, Baudouin Bras de Fer, et qui fut agrandi et orné de deux tours, élevées en 1180 par Philippe d'Alsace. Au XIV^e^ siècle il fut abandonné et servit en partie, de 1419 à 1778, de siége au grand conseil de Flandre, en partie de prison et de résidence à la cour féodale. Enfin en 1779, ce vieux manoir, dont on voit les restes près de la place Sainte-Pharaïlde, fut vendu et des fabriques s'y établirent. La cour de la Poterne (*t'Hof ter Posterne*), occupée par Louis de Mâle en 1346 et abandonnée par Philippe le Bon, et le château dit l'*Hof ten Walle* ou Cour du prince, ancienne demeure des châtelains de Gand, acquis vers 1366 par le même Louis de Mâle et vendu par parties aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, offrent encore quelques vestiges de leur passé. Il reste du dernier deux de ses

six portes, et quelques autres débris : le cabinet où naquit Charles-Quint n'existe plus.

L'hôtel du gouvernement, où l'on conserve avec le plus grand soin les riches archives du comté, gardées autrefois au château de Ruppelmonde, et de nombreux documents provenant des célèbres abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, est un édifice de style moderne, mais il intéresse par son passé. En 1543, quand le monastère de Saint-Bavon fut transféré dans l'église Saint-Jean et transformé en chapitre, il devint la demeure du prévôt de cette communauté; en 1581 il fut confisqué et donné à Guillaume le Taciturne, prince d'Orange; l'archiduc Albert et l'infante Isabelle y séjournèrent, et l'infant Ferdinand en fit le palais épiscopal. Depuis la révolution française, il est occupé par l'administration de la province.

L'hôtel de ville de Gand, malgré le manque d'unité qu'on peut reprocher à son ornementation, est un édifice remarquable. La première pierre en fut posée le 4 juillet 1481, par le premier échevin Adrien Vilain, sire de Rassenghien; mais les guerres civiles arrêtèrent plusieurs fois les travaux. En 1516, l'architecte Jean Taesens ou Stassius bâtit la partie du bâtiment donnant sur le marché au Beurre; à sa mort, arrivée en 1527, son successeur, Eustache Polleyt, abattit la plus grande partie des constructions qu'il avait exécutées et recommença le monument tel qu'il se voit aujourd'hui. Il est à regretter que ce bâtiment, où le gothique flamboyant déploie une richesse d'ornements incroyable, soit resté inachevé en 1580; il fut, il est vrai, continué de 1600 à 1618, mais on adopta alors un nouveau mode d'architecture : trois étages ornés de colonnes accouplées, des ordres dorique, ionique et corinthien. Une cage



HÔTEL DE VILLE, À GAND.

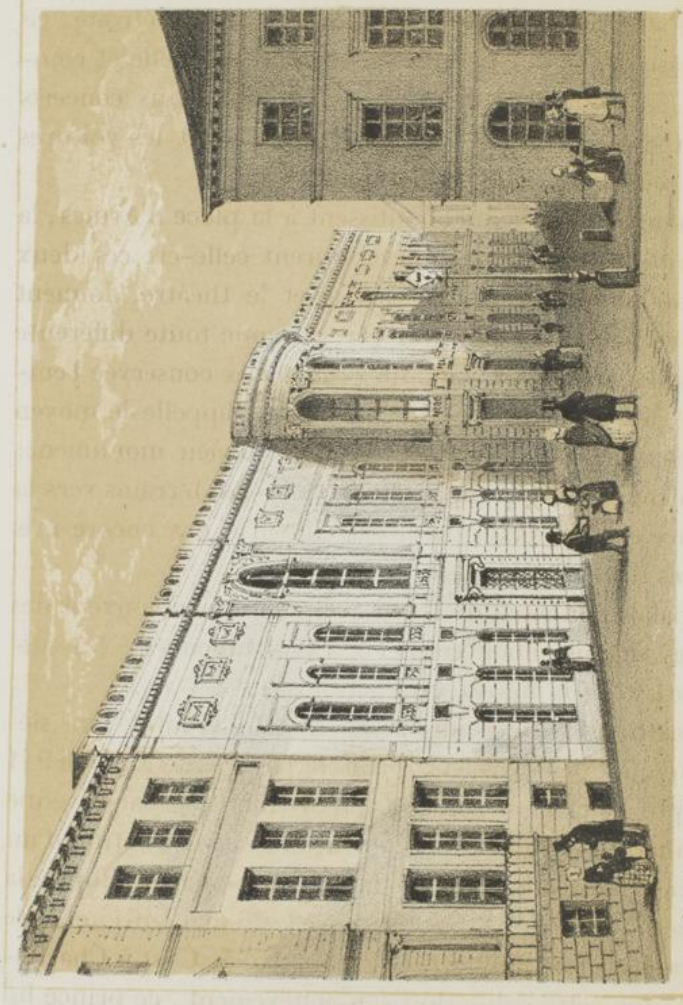
d'escalier saillante se voit au milieu de la façade gothique dans la rue Haute-Porte, et une tribune au coin de cette rue et du Marché. Un escalier en pierre, qui n'est nullement en harmonie avec l'édifice, a remplacé en 1815 des degrés plus beaux et plus anciens. L'hôtel de ville, selon le plan de Polleyt, devait avoir deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée, et un toit décoré de lucarnes et de fenêtres. Le premier étage a seul été terminé, et la toiture dont on l'a recouvert est fort simple et sans ornement.

Dans la salle du trône, embellie en 1827, a eu lieu la célèbre pacification de Gand au traité d'union entre les provinces des Pays-Bas, conclue en 1576. A côté, dans la salle dite l'arsenal, on voit un vieux tableau représentant un fils prêt à décapiter son père, tableau peint en 1571. La salle de la chapelle offre un beau portrait du préfet Faypoult par Paelinck et une composition de Mathieu Van Brée : le prince d'Orange intercédant auprès des calvinistes de Gand en faveur des catholiques opprimés.

Le Beffroi, le premier en date des édifices de la commune, est, après le Vieux-Bourg, le plus ancien monument civil de Gand. Sa construction fut commencée en 1183 et continuée au XIV^e^ siècle. Il consiste en une tour carrée, percée de fenêtres en lancette. Il était couronné par cinq tourelles en bois qui contenaient la grosse cloche et un excellent carillon. Ce dernier consistait en trente-deux cloches d'un poids total de 68,000 livres ; la cloche appelée vulgairement Roland, et pesant 14,000 livres, a été coulée en 1314 et refondue en 1660. Jadis elle sonnait le tocsin, et son lugubre tintement portait au loin la terreur et l'effroi. Au sommet du clocher était placé un énorme

dragon en fer doré, servant de girouette. On dit que cette œuvre informe est une capture faite par les Brugeois à Constantinople en 1204, et que les Gantois l'ont conquise à leur tour après la bataille de Beverholt. La tradition paraît avoir tort, car cette grossière ébauche ne répond guère à l'état des arts dans le Bas-Empire. Toute la partie supérieure du beffroi a été récemment démolie, afin qu'on pût réparer cette vieille construction, à laquelle le temps a causé quelques dommages. La partie inférieure sert de prison municipale et s'appelle le *Mamelokker*, parce qu'au-dessus de la porte on voit un vieux bas-relief représentant une femme allaitant un vieillard. Le bâtiment adjacent, bâti en 1424 pour servir de halle, est depuis l'an 1613 la salle d'armes de la confrérie de Saint-Michel ou des escrimeurs. On y voit les portraits de 26 doyens de cette corporation.

Le tribunal, près de l'Université, a appartenu anciennement au fameux Hembyse. Il a depuis été successivement occupé par le conseil de Flandre, par le collége royal, fondé par Marie-Thérèse, et, pendant la révolution française, par le club des Jacobins. Un nouvel et splendide palais de justice s'élève aujourd'hui à quelque distance du Kouter, près de l'endroit où la Lys coupait autrefois la première enceinte de la cité gantoise. Bien que cet édifice, digne entre tous du nom de monument, ne soit pas encore achevé, on peut déjà juger de l'effet grandiose qu'il produira, surtout du côté du quai des Récollets. La façade offre un péristyle, servant d'entrée principale et auquel on arrive par deux escaliers latéraux. Ce péristyle est orné de six colonnes, qui supportent un fronton. Toutes les dimensions du palais sont colossales; à



LE THÉATRE À GAND

l'intérieur on remarque l'étendue de la salle des Pas-Perdus.

Le nouveau théâtre, bâti sur l'emplacement de l'ancien, est malheureusement situé dans une rue fort étroite, ce qui écrase sa façade. La salle de spectacle est belle et commode, ainsi que les salles voisines, destinées aux concerts et aux redoutes. Un passage couvert introduit les voitures jusque dans l'intérieur du bâtiment.

Les nouvelles rues qui aboutissent à la place d'Armes, la régularité des bâtiments qui entourent celle-ci, ces deux constructions modernes, le palais et le théâtre, donnent aux environs du Kouter une physionomie toute différente de celle du quartier voisin, où s'est mieux conservée l'empreinte des siècles passés. Ici tout vous rappelle le moyen âge; chaque rue vous conduit à un ancien monument; au contraire, au delà du Kouter, dans les terrains vers la Coupure et vers Akkerghem, la ville n'a pas encore pris tous ses développements.

Le palais épiscopal de Gand occupe l'ancien couvent des Jésuites anglais, aboli en 1773. Les bâtiments de cet édifice datent de la fin du XVIII^e^ siècle.

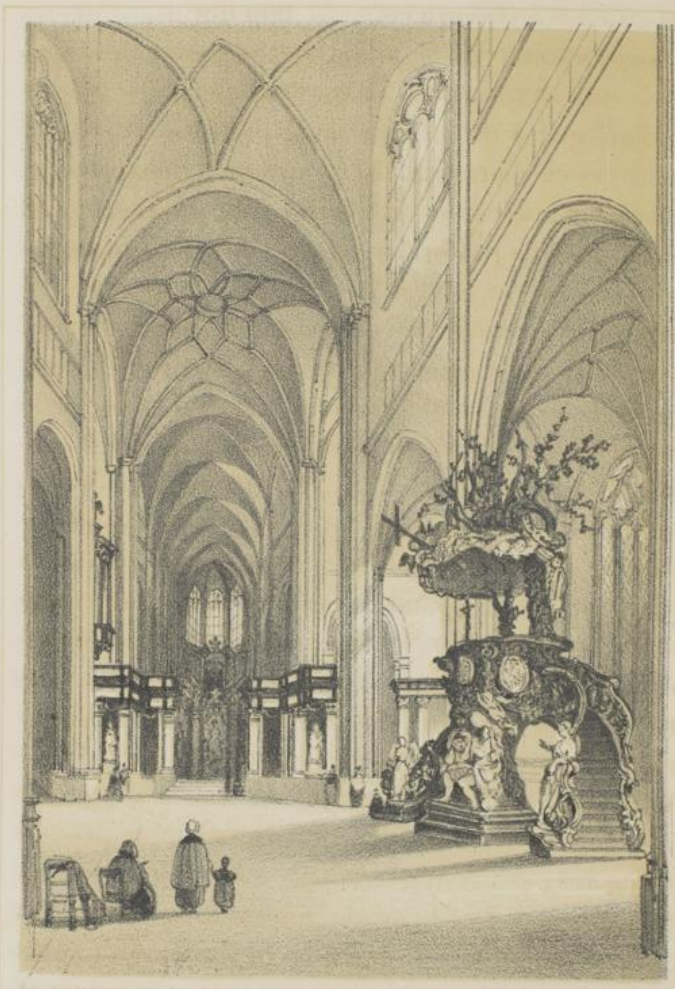
La cathédrale de Saint-Bavon n'était, avant le XVI^e^ siècle, qu'une église paroissiale consacrée à saint Jean. En 941 la crypte ou chapelle sous le chœur fut bénie par l'évêque Transmar; en 1274, on commença la reconstruction d'un nouvel édifice et on éleva le chœur, qui est magnifique; la première pierre de la tour fut posée le 26 mai 1461, et celle de la nef et des transsepts le 7 août 1533. C'est à Charles-Quint que cette église doit son achèvement, ce prince lui ayant fait don de 15,000 couronnes italiennes; c'est lui aussi qui y transféra la communauté de Bénédictins de Saint-Ba-

von, changée en chapitre; l'église devint le siége d'un évêché sous le règne de Philippe II. La tour, qui fut achevée en 1534 sur les dessins de l'architecte Stassius, est en partie carrée, en partie octogone; elle s'élève à la hauteur de 272 pieds et portait autrefois une flèche en bois qui fut consumée par la foudre en 1603. Du sommet on découvre une grande partie de la Flandre. Cette église est sans contredit une des plus riches du pays en objets d'art; le chef-d'œuvre des Van Eyck est le plus beau joyau de la magnifique collection qui encombre ses différentes parties et qui a échappé à tous les désastres et à toutes les révolutions.

L'église basse comprend huit chapelles, fermées par des grilles de fer. On trouve à gauche, dans la première chapelle, une Descente de Croix, par T. Rombouts. C'est le chef-d'œuvre de ce grand artiste, qui mourut de désespoir de n'avoir pu égaler Rubens, contre lequel il nourrissait une basse jalousie; dans la troisième chapelle, un beau Crayer: saint Macaire atteint de la peste au moment où il implore le ciel en faveur des pestiférés. Dans la première chapelle du collatéral de droite, la Décollation de saint Jean, par le même peintre; dans la seconde, une toile de Paelinck: sainte Colette recevant des magistrats de Gand le diplôme par lequel ils lui cèdent une demeure pour sa communauté; au-dessous est la châsse de la sainte, et cette gracieuse épitaphe:

Dulcis Ancilla Dei, Rosa Vernalis, Stella Decora.

La chaire, sculptée par Laurent Delvaux, représente l'arbre de la vie et le temps qui soulève un voile épais pour



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE ST BAVON, A GAND.

contempler la vérité. Les faces de la chaire sont ornées de bas-reliefs. Ce bel ouvrage a coûté 37,000 florins.

Dans la croisée ou transsepts, on voit à gauche les fonts baptismaux qui servirent à baptiser Charles-Quint; ils ont la forme d'un globe d'azur, parsemé d'étoiles et soutenu par deux anges en marbre blanc; à droite, la chapelle du Saint-Sacrement, décorée en marbre sur les dessins de Charles Van Poucke par ordre du prélat Fallot de Beaumont.

Au pourtour du chœur règne une suite de chapelles, fermées de murs de marbre à portes en cuivre; on y voit, dans la première chapelle, le Martyre de saint Liévin, belle toile de G. Seghers, et en face de l'autel la tombe de l'évêque Van Eersel; dans la sixième, la résurrection de Lazare, par Otto Venius; dans la septième, saint Bavon reçu dans l'abbaye fondée à Gand par saint Amand, toile de Rubens dans laquelle ce grand peintre a montré une grande entente de la composition; dans les huitième et neuvième chapelles, les mausolées de deux évêques de la famille Vandernoot; dans la dixième, la magnifique composition d'Hubert et de Jean Van Eyck, représentant l'Adoration de l'Agneau céleste.

Quoique ce chef-d'œuvre, dit M. Voisin, date de près de quatre cents ans, il a conservé, après un si long laps de temps, la première fraîcheur de son coloris. Toutes les parties, mais surtout les draperies, sont du travail le plus achevé et le plus précieux. Les têtes en sont expressives et toutes les figures sont dessinées et peintes d'une manière vigoureuse et correcte. La partie principale représente l'Agneau céleste, entouré d'anges, adoré par les saints; à droite se tiennent les patriarches et les prophètes; à gau-

che, les apôtres et les martyrs de la foi nouvelle, parmi lesquels on remarque les portraits des deux frères. Dans le lointain on aperçoit deux groupes d'évêques, de religieux, de vierges, et les tours de Jérusalem, copiées sur celles de Maestricht. Au-dessus du grand tableau sont trois compositions plus petites; celle du milieu représente le Sauveur du monde, assis sur un trône et bénissant l'assemblée des fidèles; sa physionomie est empreinte d'une majesté indicible; la tête est ceinte d'une tiare, ornée de pierres précieuses, et les habits pontificaux de la plus grande richesse et de la dernière élégance. De la main gauche, le Christ tient un sceptre de cristal, d'une transparence admirablement rendue, et enrichi de pierreries. A sa droite, la sainte Vierge, à sa gauche, saint Jean-Baptiste, offrent un beau contraste de grâce et d'austérité. L'œuvre des Van Eyck était accompagnée de huit volets, dont deux seulement se trouvent encore à Saint-Bavon, dans la sacristie; ils représentent Adam et Ève. Les six autres, sur lesquels on voyait : un chœur d'anges et un concert de voix et d'instruments, les milices du Christ, et parmi elles le duc Philippe le Bon et les frères Van Eyck, les ermites et les saints pèlerins, furent vendus en 1816, pour 6,000 francs, par des personnes qui n'en connaissaient pas la valeur. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, en est devenu possesseur pour 410,900 francs. Ce souverain a fait aussi l'acquisition de la magnifique copie, peinte par Michel Coxie pour le roi Philippe II, sauf six volets qui sont au palais du roi de Hollande, Guillaume II.

Ce chef-d'œuvre de peinture, le plus précieux objet d'art, sans contredit, que possède le royaume, a été peint à Gand de 1411 à 1432, dans la maison de Hubert Van

Eyck, qui faisait le coin de la rue des Vaches et du marché aux Oiseaux, près du Kouter, et sur l'emplacement de laquelle M. l'architecte Minard a élevé une élégante façade, portant en médaillons le portrait des deux frères.

Reprenant notre tournée dans l'église de Saint-Bavon, nous remarquerons dans la onzième chapelle le tombeau commun des deux premiers évêques de Gand, Jansénius et Lindanus; et vis-à-vis, près du chœur, celui de l'évêque Desmet; dans la douzième chapelle, Jésus entre les deux larrons, vieille composition de Vandermeiren, élève des Van Eyck; dans la treizième, le Martyre de sainte Barbe, par Crayer; et dans la quatorzième, Jésus entre les docteurs, par François Pourbus : selon son habitude, ce peintre a reproduit dans sa toile les portraits de quelques personnages de son temps, et entre autres de Charles-Quint, de Philippe II et de lui-même.

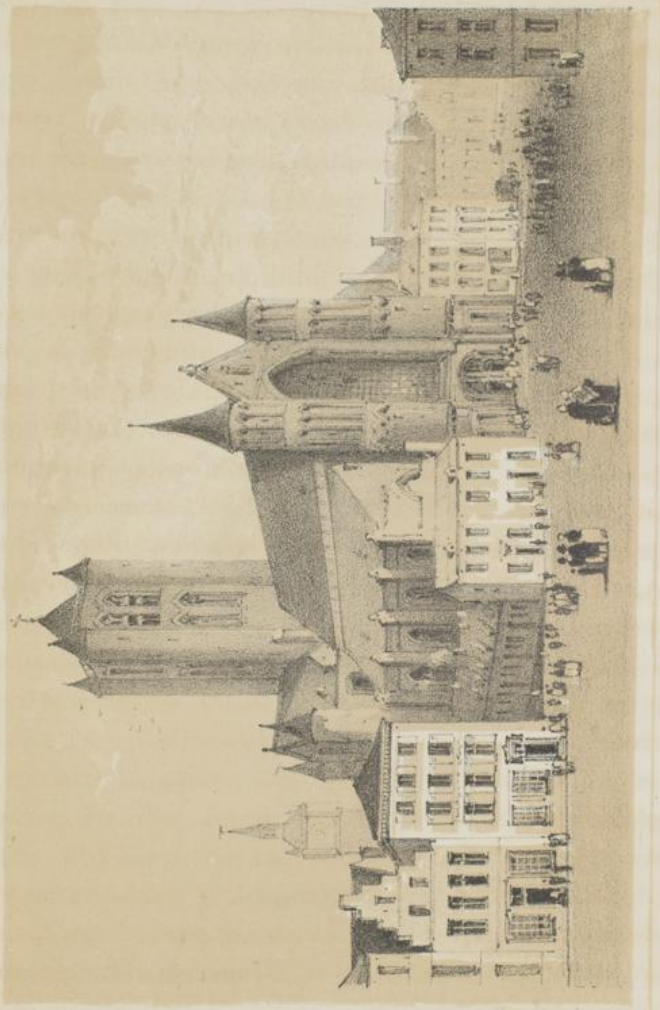
Le chœur de Saint-Bavon est, ainsi que son pourtour, élevé de quelques marches au-dessus du niveau de la nef ou église basse, ce qui lui donne un aspect très-majestueux. L'entrée est ornée de deux statues sculptées par Van Poucke, saint Pierre et saint Paul; les stalles, placées au nombre des plus belles de l'Europe, sont d'un style sévère; elles ont été achevées en 1767 et ont coûté 46,000 florins. Plus haut, sous les fenêtres, sont les armoiries des chevaliers de l'ordre de la Toison d'or qui ont assisté aux chapitres tenus à Saint-Bavon en 1445 et 1559. Sur les côtés, on voit quatre mausolées : d'un côté, le prélat Vandenbosch à genoux devant Jésus-Christ ressuscité, ouvrage de Géry Helderenberg; et l'évêque Maes couché sur sa tombe, par Paoli; de l'autre côté, l'admirable mausolée de l'évêque Triest, sculpté par Jérôme Duquesnoy avec un art infini,

et représentant l'évêque devant le Sauveur tenant sa croix; la Vierge est du côté opposé; au bas du monument, deux anges appuyés sur un sablier offrent un modèle de ce que la sculpture a produit de plus gracieux. Plus loin on voit l'évêque Allamont, en adoration devant la Vierge et l'Enfant Jésus, par Delcourt de Liége.

La crypte, qui est divisée en quinze chapelles, contient un grand nombre de sépultures : là sont enterrés les Van Eyck et leur sœur Marguerite.

L'église paroissiale de Saint-Jacques, près du marché au Vendredi, est un édifice gothique, modifié à différentes époques; elle est surmontée d'une belle tour carrée ornée d'une haute flèche. On y voit entre autres un Jugement dernier, vaste composition de Van Cleef; une toile du même maître, représentant le Rachat des captifs; un tableau de Langen Jan, le Martyre de saint Jacques; au maître autel et à côté de la chaire, le monument élevé par l'école de médecine de Gand au chirurgien Palfyn de Courtrai, l'inventeur du forceps. Sur le pilier opposé est le premier cénotaphe érigé en 1783 à ce savant professeur. On conserve à Saint-Jacques depuis plus de trois cents ans un magnifique ciboire d'or massif pesant trente-trois marcs et garni de perles et de diamants.

Saint-Nicolas, sur le marché aux Grains, est un des plus anciens monuments de Gand; il remonte en partie au commencement du XII^e^ siècle, en partie au XV^e^, et plus tard l'édifice a encore été embelli à plusieurs reprises, et entre autres après les guerres du XVI^e^ siècle, pendant lesquelles il servit de magasin à fourrages. Le tableau du maître autel, représentant le Sacre du patron, passe pour le chef-d'œuvre de N. Roose. Au quatrième pilier de la



L'EGLISE St NICOLAS, À GAND

nef, à gauche, on lit l'épitaphe d'Olivier Minjau et de sa femme Amalberge Slangen. Ils avaient eu de leur union vingt et un garçons et dix filles, et Minjau, lors de l'entrée de Charles-Quint à Gand, ayant paru à la tête de tous ses fils en uniforme, avait obtenu du prince une pension pour avoir élevé une aussi nombreuse famille ; la maladie appelée *la suette* les enleva tous, parents et enfants, dans le courant du même mois, en l'année 1526.

L'église de Saint-Michel, jadis dépendance de la paroisse d'Akkerghem, a été commencée en 1440, mais on y travailla très-lentement ; la tour, qui devait avoir 400 pieds de haut, n'a jamais été achevée et n'a même été fermée du haut qu'en 1824. L'église devint le temple de la Raison pendant la domination des républicains français. On y voit un magnifique portrait de François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, peint par Ribera dit l'Espagnolet ; une Assomption de Crayer ; saint Grégoire enseignant le mode de chant auquel il a donné son nom, par Philippe de Champagne ; la Conversion de saint Hubert, par Langen Jan ; saint Sébastien et saint Charles Borromée, par Van Mander ; une allégorie de Langen Jan représentant l'Ancien et le Nouveau Testament ; une Vierge, par Maes ; le Jugement et la Pénitence de David, par Langen Jan ; une Flagellation, belle toile de G. Seghers ; le Martyre de saint Adrien, par Van Thulden ; la Pentecôte, par Crayer ; le Christ mourant sur la croix, composition de Van Dyck, la seule que possède la ville de Gand et une des plus belles de ce grand peintre ; l'Invention de la Croix, par Paelinck, et enfin saint Joseph, saint Bernard et saint George adorant la Sainte-Trinité, bon tableau de Crayer. L'orgue de cette église, placé en 1821, passe pour le

meilleur qu'ait fait M. de Volder, artiste habile dans ce genre d'instruments.

L'oratoire des Dominicains, peu distant de l'église paroissiale de Saint-Michel, remonte au XIII^e siècle. On y admire une voûte en bois, de 60 pieds de largeur, construite vers 1700 par le frère Romain, qui fut ensuite appelé à Paris pour achever le Pont Royal. Cet édifice est orné de tableaux de Van Cleef, représentant les Mystères; le peintre Crayer y est enterré. Les religieux dominicains, qui ont racheté une partie du couvent lors de sa suppression en 1796, y célèbrent les offices.

Saint-Martin ou Akkerghem, rebâtie en 1615, n'offre de remarquable qu'une Résurrection, citée comme un des chefs-d'œuvre de Crayer.

Le Grand Béguinage, situé rue de Bruges et dont les commencements remontent à l'an 1227, forme un quartier entièrement isolé et habité par plusieurs centaines de religieuses. L'église, d'une grande propreté, a été bâtie au XVII^e siècle ; au maître autel est placé une Descente de Croix, de l'école de Rubens.

L'ancienne église des Augustins, dédiée à saint Étienne, ne date que de l'année 1607. Elle a été incendiée en 1838. Le couvent, dont la fondation remontait à l'année 1295 et était due à la noble famille gantoise des Borluut, est occupé aujourd'hui par l'académie royale de peinture et de dessin.

Dans l'ancienne citadelle, bâtie en 1540 par ordre de Charles-Quint, afin de maintenir les Gantois dans le devoir, et qui, devenue inutile par suite de la construction d'une nouvelle forteresse du côté du sud, a été démolie depuis la révolution de 1830, on voit encore quelques

ÉGLISE DE ST PIERRE, A GAND.

débris de l'ancienne abbaye de Saint-Bavon, dont l'origine remontait au VII^e^ siècle. Tels sont : le réfectoire, bâti au XV^e^ siècle et converti en église en 1835 ; le cloître, la chapelle de Saint-Macaire et la crypte de Sainte-Marie. Celle-ci, dans laquelle on a découvert un second pavé en marqueterie, d'un travail fort remarquable, a été bénie en 1148 par l'évêque de Tournai, Anselme. La chapelle est une tour octogone d'un effet très-pittoresque, consacrée en 1067 aux reliques de saint Macaire, qui mourut en cet endroit, après avoir obtenu du ciel la cessation d'une peste qui enlevait par jour neuf cents personnes. A côté se trouve le puits de saint Macaire, remarquable par son antiquité ; l'eau, qui en est pure et claire, passe pour guérir la peste et la fièvre.

Saint-Sauveur, Sainte-Anne, autrefois dédiée à sainte Catherine, et l'église du Petit Béguinage (dit le béguinage au Pré-Vert), bâtie en 1720, n'offrent rien de très-remarquable. Cette dernière est réservée à une congrégation de béguines, qui sont au nombre de 400 environ.

Saint-Pierre, dont le dôme imposant embellit la station du chemin de fer, s'élève sur la hauteur appelée jadis le mont Blandin et la seule qu'on trouve dans cette contrée. L'antique monastère fondé en ces lieux par saint Amand a existé douze siècles. L'église ayant été détruite par les calvinistes en 1578, un nouvel édifice fut commencé en 1629 par l'architecte Jean Van Santhen d'Utrecht (appelé aussi Sanzio), et achevé en 1720. Ce magnifique monument, un des plus beaux que l'art architectural moderne ait élevé dans le pays, fut converti en musée de tableaux en 1797 et échappa de la sorte à la destruction ; la vieille église adjacente de Sainte-Marie disparut en 1799, parce qu'elle me-

naçait ruine. Saint-Pierre devint une paroisse en 1809. Les principaux tableaux sont : dans l'église basse, une Pêche miraculeuse, d'Abraham Janssens ; deux allégories de Van Thulden, d'après Rubens, représentant le Triomphe de la Religion et de la Foi, et Luther et Calvin terrassés par la Religion catholique. Dans l'église haute, une belle composition de Crayer : l'écuyer de Totila, roi des Goths, reconnu par saint Benoît ; et une résurrection de Lazare, par G. Seghers. Devant l'église s'étend une vaste plaine formée en 1811 par la destruction de quelques-uns des bâtiments abbatiaux ; une autre partie de ceux-ci est devenue la petite caserne, qui peut contenir 4,000 hommes.

Il y a de beaux confessionnaux dans l'oratoire des Carmes chaussés, rue Longue du Château.

Les principaux établissements de charité sont : l'hôpital dit de la Byloque, fondé en 1225 et joint ensuite à une abbaye de religieuses instituée en 1228 et abolie en 1796. Cette utile fondation peut recevoir aujourd'hui 600 malades. Dans une partie des bâtiments se trouve l'hospice de Miséricorde pour les vieillards, où l'on a découvert, il y a quelques années, deux peintures à fresque du XIII^e^ siècle ; la première représentant le Sauveur donnant sa bénédiction à une dame que l'on croit être la comtesse Jeanne, protectrice de l'abbaye ; l'autre offrant saint Jean et saint Christophe. Les vieilles femmes sont logées dans un autre local, dit de Saint-Antoine, sur le quai de la Lièvre. Il y a encore plusieurs autres refuges pour les personnes âgées des deux sexes, et quatre hôpitaux, parmi lesquels nous citerons celui de Saint-Laurent, au marché au Poisson, où l'on voit un beau lustre gothique à douze branches, une

bonne toile de Crayer et le tombeau du fondateur Guillaume Wenemar.

L'administration des hospices a encore sous sa surveillance deux maisons pour aliénés, dont une pour hommes et une pour femmes; l'hospice des Enfants trouvés, et trois écoles d'enfants pauvres orphelins, savoir : l'hospice des Garçons bleus, derrière Saint-Bavon, celui des Filles bleues et celui des Corsets rouges, appelés ainsi d'après l'habillement de ceux qui y sont reçus, logés et élevés. Le chanoine Triest, mort en 1836, et auquel la Belgique doit un grand nombre d'institutions charitables, a fondé à Gand, en 1818 et en 1822, deux instituts pour les sourds-muets des deux sexes.

Le couvent appelé *le Riche Hôpital*, établi au temps des croisades pour recevoir les malheureux atteints de la lèpre, est aujourd'hui converti en un atelier de travail, fondé en 1817, afin de parvenir à extirper la mendicité. On y occupe un grand nombre d'artisans sans ouvrage et on leur confie parfois, sous caution, du travail à domicile. Les objets confectionnés par eux servent aux militaires et aux individus entretenus dans les établissements publics.

Le mont-de-piété de Gand, fondé à la même époque que les autres établissements de ce genre existants en Belgique, possède un fonds particulier pour prêter sans intérêt, sur gages, à la classe indigente, jusqu'à concurrence de douze francs. C'est un don de l'évêque Triest.

Gand possède une université fondée en 1816, et la seule, avec celle de Liége, qui soit, depuis 1835, soutenue et dirigée par le gouvernement. Un arrêté ministériel y a joint depuis quelques années une école de génie civil. Le palais consacré à cette institution occupe l'emplacement de l'an-

cien couvent des Jésuites; il a été commencé le 4 août 1819, jour de la pose de la première pierre, et achevé en 1826, sous la direction de M. l'architecte Roelandt. Ce bel édifice est malheureusement entouré de constructions ordinaires, et sa façade, composée de huit colonnes corinthiennes soutenant un fronton, ne produit aucun effet, parce qu'elle se trouve dans une rue. L'intérieur de l'édifice est orné avec magnificence; l'architecte, sans sortir jamais des bornes qu'impose le bon goût, semble y avoir prodigué toutes les richesses et tous les ornements du style antique. Un somptueux vestibule conduit à la salle de promotion, qui est circulaire et décorée de dix-huit colonnes d'ordre corinthien, en stuc blanc poli imitant le marbre; elle est divisée en deux parties; l'une, destinée au public, est formée de gradins disposés en amphithéâtre; l'autre, réservée au sénat académique, est composée d'une estrade. L'Université possède de riches collections, et entre autres un des plus beaux musées d'histoire naturelle du pays, un cabinet d'anatomie comparée, une collection d'antiquités, enrichie en 1822 de celle du chanoine De Bast, un bel herbier, une suite d'instruments de physique et de modèles de machines.

La bibliothèque de l'Université est placée dans l'église de l'ancienne abbaye de Boudeloo, église bâtie en 1625 et longue de 142 pieds sur 58 de large; la tourelle qui surmonte ce local est ornée d'un carillon fondu en 1613. Le nombre des livres imprimés monte à 62,000; celui des manuscrits à 500 environ. Parmi ces derniers, il s'en trouve de très-curieux, comme une vie de saint Amand, écrite au VIII^e^ siècle. Les autres bâtiments de l'abbaye sont devenus l'Athénée, fondé en 1797 sous le nom d'école centrale, et

le jardin a été converti dans la même année en un jardin botanique. On y cultive environ huit mille espèces de plantes. Disons ici que la ville de Gand est de toute la Belgique celle qui professe le goût le plus vif pour l'étude des productions du règne végétal. C'est dans la capitale de la Flandre qu'eurent lieu les premières expositions publiques de fleurs, établies bientôt dans presque toutes les autres villes du royaume et dans beaucoup de cités étrangères. Le nombre de serres qu'elle renferme est très-considérable, et le commerce de plantes y est devenu d'une extrême importance.

L'Académie de peinture et de dessin, fondée en 1751 par le peintre Marissal, reçut de l'impératrice Marie-Thérèse, en 1771, le titre d'Académie Royale; elle fut placée en 1804 dans les bâtiments conventuels des Augustins, bâtis en 1738. L'étage est occupé par la collection de tableaux, renfermant environ cent cinquante objets d'art. Dans la grande salle sont placées quatre-vingt et une toiles d'anciens maîtres, parmi lesquelles on voit : de Rubens, saint François recevant les stigmates; de Coxie, le Jugement dernier; de Crayer, le Martyre de saint Blaise, œuvre peinte par cet artiste à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et cependant remplie d'une fougue incroyable; du même, plusieurs épisodes de la vie de Charles-Quint, autrefois placés à l'hôtel de ville, etc. La salle voisine est ornée des tableaux des lauréats de l'académie. Un musée de plâtres d'après les antiques et une bibliothèque d'architecture sont annexés à l'académie.

Comme établissements d'instruction publique, nous citerons encore : le séminaire épiscopal, près de Saint-Bavon, fondé en 1622; l'école provinciale de Maternité, près de la

Byloque, fondée en 1827; le collége Sainte-Barbe, l'École industrielle, le Conservatoire de musique, etc.

Les sociétés instituées à Gand pour favoriser les progrès des sciences et des arts sont : la société des Beaux-Arts et de Littérature, la société des Amis des Beaux-Arts, les sociétés d'Agriculture, de Botanique et de Sainte-Cécile réunies au Casino, la société Médico-Chirurgicale, formée en 1812, et la société de Médecine, établie en 1834. La première des institutions que nous venons de nommer est composée de littérateurs et d'artistes, auxquels est imposée l'obligation de faire hommage d'un produit de leurs talents. Le salon de la société, hôtel du Prince, nº 24, est ouvert aux étrangers. Les sociétés réunies ont fait en commun construire sur la rive droite de la Coupure le Casino, construction élégante qui date de 1835, et qui a été élevée sous la direction de M. Roelandt, à qui la ville de Gand doit la plupart de ses nouvelles richesses monumentales. Le milieu de l'édifice, dont la longueur totale est de 320 pieds, est occupé par une belle rotonde, qui sert alternativement aux concerts d'hiver et aux expositions. Une ancienne butte de moulin a été métamorphosée en un vaste amphithéâtre en hémicycle, qui peut contenir six mille personnes.

Il est peu de villes en Europe qui possèdent autant de belles collections particulières que la ville de Gand. C'est d'ailleurs un goût inné chez les Flamands. La plupart d'entre elles ont une réputation européenne. Celle de feu M. Schamp n'existe plus, mais MM. Van Saceghem, de Coninck, etc., possèdent de beaux cabinets. Les collections de gravures de MM. Delbecq, Goetghebuer, Brisart, Versturme-Roegiers; les antiquités réunies par MM. d'Huyvetter, Regnault, etc.; le cabinet d'histoire naturelle de M. Benoni-Verhelst; les bi-

LE CASINO À GAND.

bliothèques de MM. Van Alstein, Willems; le médaillier de M. Serrure, font honneur à leurs propriétaires.

La grande Boucherie, située sur le marché aux Herbes, près de la Lys, date du XIVe siècle et a été agrandie en 1542. Il n'y avait autrefois à Gand que quatre familles, appelées Van Melle, Van Loo, Minne et Deynoodt, en possession du droit d'exercer le métier de boucher. Elles obtinrent, dit-on, ce privilége de Charles-Quint, et, selon la tradition, ce prince n'aurait pas dédaigné de mêler son sang à celui de ces lignages roturiers. De là le nom d'*enfants du prince*, porté encore de nos jours par les bouchers de Gand.

Sur la place de Sainte-Pharaïlde on voit la belle façade du marché au Poisson, construite en 1689 sur les dessins d'Arthur Quellyn. Ce monument est surmonté d'une statue de Neptune, debout sur un char attelé de deux chevaux marins, œuvre de Géry Helderenberg. Au-dessous règne un attique, et aux côtés de l'entrée sont couchés la Lys et l'Escaut, statues colossales sculptées par Paoli d'Anvers.

Quelques bâtiments attirent encore l'attention par leur ancienneté ou par leurs souvenirs. Tels sont : la maison de Jacques d'Artevelde, située rue de la Calandre, nº 16, rebâtie en 1854 et ornée à cette époque d'une inscription et d'armoiries ; la maison des Bateliers, quai aux Herbes, bâtie en 1531 dans le genre gothique ; la caserne des Pompiers, rue Basse de l'Escaut, anciennement maison de Gérard le Diable, seigneur issu de la famille des châtelains de Gand et qui vivait au XIIIe siècle. Ce dernier édifice, construit en pierres bleues et orné de deux tourelles, a servi longtemps de lieu de reclusion pour les malfaiteurs.

La maison de correction ou *Rasphuys*, située près de la Coupure, est remarquable en ce que c'est l'une des premières

prisons où l'on ait introduit de grandes améliorations dans le sort des prisonniers et tenté d'utiliser leur captivité. Elle a été élevée en 1772, par ordre des États de Flandre, sous le règne de Marie-Thérèse, et continuée en 1825 aux frais du pays entier. La partie ancienne, construite par Malfaison, directeur des travaux de la Flandre, coûta 600,000 florins, sans y comprendre le prix du terrain ; la partie moderne, bâtie par M. Roelandt, en a coûté 500,000. La maison de correction forme un immense octogone, divisé en huit triangles, dont les sommets aboutissent à une cour centrale, disposition qui a été imitée aux États-Unis, à Londres et en Prusse. Le premier bâtiment, qui sert d'entrée, est habité par le commandant, le directeur des travaux, etc. ; on arrive de là à la cour octogone du milieu ; des portes, dont quelques-unes sont armées de herses, conduisent aux sept autres parties de la maison. Le premier et le second quartier sont occupés par les prisonniers mâles, le troisième par les femmes, le quatrième par l'infirmerie et l'hôpital, le cinquième ne renferme que des ateliers où quelques centaines de détenus sont conduits tous les matins, le sixième sert de maison de dépôt civil et militaire pour tous les individus condamnés à moins de six mois d'emprisonnement, enfin le septième est réservé, depuis 1835, à la reclusion des détenus incorrigibles. La maison entière peut contenir 2,600 prisonniers, mais il n'y en a jamais eu plus de la moitié.

Les États de Flandre y avaient établi quelques fabriques ; Joseph II les supprima, et ne conserva que la filature. Sous le gouvernement français, on adopta le principe d'entreprise, et l'établissement coûta annuellement environ 50,000 florins ; on est heureusement sorti de cette voie et il en est résulté un bénéfice supérieur au déficit qui exis-

tait auparavant. On s'occupe principalement dans cette prison du tissage de la toile et de la confection des chemises, pantalons et guêtres nécessaires à l'armée. Autrefois les condamnés étaient totalement privés des fruits de leur travail ; maintenant on leur cède une partie de leur gain, qui leur est remise à l'époque de leur sortie. Afin de rendre la corruption impossible, la seule monnaie de zinc a cours dans l'établissement ; on ne peut y conserver ni or, ni argent.

Il y a à Gand plusieurs belles casernes : la grande caserne d'infanterie, commencée en 1687 et achevée en 1732, une des plus commodes et des plus saines du pays, située vis-à-vis de la citadelle ; la petite, où l'on peut loger au besoin 4,000 soldats, et la caserne de cavalerie.

Gand a vu naître l'empereur Charles-Quint, les deux Artevelde, les historiens Philippe Mouskes, dont la chronique en vers est un des plus anciens monuments de la langue française, mort en 1282 ; Philippe Wielant (m. 1519) et Philippe d'Espinoy (m. 1633), dont les savants travaux ont fait connaître les antiquités de la Flandre ; Luc Vandervynckt (m. 1779), qui a fait le récit des troubles du seizième siècle ; Charles-Louis Diericx (m. 1835), qui s'est occupé avec tant de zèle d'éclaircir les annales de sa patrie ; le théologien Henri Goethals, dit de Gand, connu au moyen âge sous le nom de docteur solennel (m. 1293) ; l'astronome Philippe Lansberg (m. 1632), le frère dominicain François Romain (m. 1735), excellent architecte ; le sculpteur Laurent Delvaux (m. 1778).

Les faubourgs sont peu considérables et ne renferment rien de remarquable, sauf quelques belles maisons de campagne.